

Enseignement Pratique de la Langue Française

No. I.

COURS ÉLÉMENTAIRE

ART. I. — GRAMMAIRE

I. PARTIE: **Phonétique** ou *étude des sons et des articulations.*

C. — Signes orthographiques

1. Outre les lettres, il y a cinq signes appelés "signes orthographiques": les accents, — le tréma, — la cédille, — l'apostrophe, — le trait d'union.

2. **Accents** — L'accent sert: a) — à marquer les diverses prononciations des voyelles. Ex. *dé, père*; b) — à distinguer entre eux certains mots qui s'écrivent de la même manière.

Il y a trois accents: — l'*aigu*, qui indique l'*e* fermé: *blé, bénir, arrivé, ée, ées*; — le *grave* qui indique l'*e* ouvert: *mère, après, succès*: il se met rarement sur l'*a* et l'*u*: *voilà, où*; — le *circonflexe* qui indique une voyelle longue: *âne, tête, gîte, apôtre, voûte, mûr*.

C'est l'accent qui distingue: *la, là; des, dès; a, à; ou, où; du, dû*.

3. **Tréma** — Le tréma se met sur *e, i, u*, quand ces voyelles doivent être prononcées séparément: *aiguë, naïf, Saül*. — Notez que l'on devrait écrire: *cigüe, aigüe, exigüe*, puisque c'est l'*u* qui se prononce, et non pas l'*e*.

4. **Cédille** — La cédille est un petit *c* renversé, qui se place sous le *c* devant *a, o, u*, pour leur donner le son de l'*s* dure: *ça, leçon, reçu*.

5. **Apostrophe** — L'apostrophe est une virgule qui indique la suppression de *a, e, i*: *l'âme, l'enfant, s'il* vient.

6. **Trait d'union** — C'est une petite barre que l'on met entre deux ou plusieurs mots, pour les réunir en un seul mot composé: il est devenu facultatif aujourd'hui.

Ex.: *Arc-en-ciel, sur-le-champ, tout-à-l'heure, le bien-être* (ou sans trait d'union, à volonté.)

II PARTIE: **Morphologie** ou *Etude des mots.*

CHAP. VII — L'ADVERBE.

Lettres canadiennes.

Bien chère sœur Marie,

Il y aurait beaucoup à dire concernant le fleuve Saint-Laurent et l'île de Montréal. Il me faut passer rapidement; si je voulais être tout à fait complet, tu me trouverais trop diffus et trop long.

La ville de Montréal est assise sur le rivage sud de l'île, au pied de collines boisées qui en forment la crête superbe, que sillonnent les tramways en tous sens. Ici tout est mouvement et activité, et dans le port, et dans les rues commerciales; là-haut, en été, tout est calme, fraîcheur, ombrage.

Quand les étrangers abordent, ce qui les frappent d'abord, c'est l'alignement des rues, plantées de poteaux télégraphiques, où courent dans toutes les directions des centaines de fils électriques qu'appuient des croisillons dont l'effet est plutôt disgracieux. Dans un pays froid, où la terre gèle à une grande profondeur, on n'a guère songé à faire passer sous le sol et le pavage des rues des fils si minces et des tubes en plomb pour le gaz. Il aurait fallu payer cher ces énormes excavations, et ici la main d'œuvre coûte beaucoup plus qu'en Europe.

L'on remarque aussi l'inégalité de hauteur des magasins et des maisons; la plupart des rues — excepté quelques-unes —, étonne par la variété du coup d'œil, et malgré tout, le caractère de nos cités canadiennes est loin de déplaire. Pourquoi exiger que les usages, les coutumes, les goûts ne puissent se différencier avec les peuples et les contrées? Que serait-ce en Chine, en Laponie, en Océanie? Certes, bien des villes françaises devraient envier les agréments et les charmes de Montréal.

D'ailleurs, comme l'on dit, Paris ne s'est point bâti en un jour. Tôt ou tard, les améliorations vont se réaliser; et, pour le dire en passant, les accommodations domestiques sont très supérieures à la routine surannée des usages français.

I. DÉFINITION : **l'adverbe** est un mot invariable qui se joint au verbe, à l'adjectif, à l'adverbe, pour en compléter le sens " beaucoup, rapidement, trop long, très rapidement."

Locution adverbiale : adverbe composé de plusieurs mots : " tout à fait."

II. DIVISION : cinq sortes : adverbes de lieu, de temps, de quantité, de manière, d'énonciation (interrogatif, affirmatif, négatif).

1o **Adverbes de lieu** : Les principaux sont :—" où, ici, là, en, y, partout, nulle part, ailleurs, là bas, loin, près, dedans, dehors, alentour, devant, derrière, dessous, dessus, vis à vis "

Ne pas confondre *en, y* pronoms avec les adverbes : " Es-tu là? J'y suis;—

Penses-tu à ta mère ? J'y pense."—" Je m'en vais chez moi ; il s'en souvient de cette mort !

2o **Adverbes de temps** : Les principaux sont :—" quand, alors, souvent, demain, jamais, tout à l'heure, auparavant, aussitôt, ensuite, enfin, un jour."— *Tôt*, adv. de temps, les adv. *numéraux*, qui indiquent l'ordre et le rang : " premièrement... dixièmement..."

3o **Adverbes de quantité** : Les principaux sont :—" Combien, beaucoup, assez, trop, plus, moins, guère, si, aussi, très, davantage, environ..."— *Tôt*, adv. de temps, précédé des adv. de quantité, donne :—" sitôt, si tôt, bientôt, bien tôt, plutôt, plus tôt, aussitôt."

4o **Adverbes de manière** : Ils se rangent en quatre groupes :

a) les primitifs, tirés presque tous du latin :—" bien, mal, ainsi, ensemble, gratis, quand, volontiers, vite, comme."

b) les adj., employés comme adverbes—" Parler *haut*, crier *fort*, payer *cher*, marcher *droit*, chanter *juste*..."

c) les adv. en *ment* :—" noblement, suavement, divinement..." formés du féminin ; —d'autres en *ément* :—" commodément, expressément..."

d) les *locut. adv.* :—" à l'anglaise, à la dérobee, à tue-tête, à tâtons, à reculons ; nez à nez, face à face..."

5o **Comparatifs et superlatifs**. Trois degrés de signification :

a) dans les adv. de manière :—" rapidement, plus..., très..." ;

b) dans quelques adv. de lieu :—" loin, 'près, proche" ;—c) de temps :—" tôt, tard, souvent" ;—d) de quantité :—" peu, beaucoup."

Ces deux derniers, ainsi que " bien, mal " ont le comparatif formé d'un seul mot :—" bien mieux, le mieux ;—mal, pis (plus mal), le pis ;—peu, moins, le moins ;—beaucoup, plus (davantage), le plus."

6o **Adverbes d'énonciation**—1. Les *interrogatifs* sont :—" est-ce que, pourquoi, où, d'où, par où, quand, combien, comment, que ? "

2. Les *affirmatifs* sont :—" Oui, certes, si, assurément, à la vérité, même, certainement, sans doute, à savoir, c'est-à-dire, peut être, par hasard."

3. Les *negatifs* sont :—a) les négatifs proprement dit : " non, ne ;"—b) les mots à demi négatifs : " Jamais, guère ", qui ont une valeur positive ou négative ;—c) la négative fortifiée par : " pas, point."

ART. II. — VOCABULAIRE.

68. **Acquérir** : se procurer la possession de q. q. ch. : " Bien mal acquis ne profite pas " *Proverbe*. — " Etre acquis à q. q.un ", lui être dévoué entièrement. — **Acquéreur** ; personne qui devient possesseur (d'une maison...). — **Acquis** : savoir-faire que l'on a. — **Acquisition** : action d'acquérir (un domaine, des idées) ; et la chose acquise elle-même.
69. **Acquitter** : rendre quitte d'une obligation : "—q.qu'un d'une dette. — **S'acquitter** : remplir une obligation. — **Acquit** : action de s'acquitter. — **Acquittement** : action d'acquitter (un accusé, une dette).
70. **Acre** (f.) mesure agraire, qui vaut un peu plus de quarante ares. — *Adjectif* : d'une saveur, d'une odeur forte

- et irritante, qui prend à la gorge, (liqueur, parfums...). — **Acreté**: caractère de ce qui est âcre (vin, humeur). — **Acrimonie**: acreté invétérée, — du langage; *acrimonieux*.
71. **Acrobate**: Celui, celle qui danse sur la corde, qui fait des tours de force, sans perdre l'équilibre.
72. **Acte**: Action, effet par lequel se manifestent les déterminations de la volonté; décision de l'autorité; écrit qui relate certains faits. — **Acter**: prendre, donner acte de q. q. ch. — **Acteur, trice**: celui, celle qui représente un des personnages de la pièce au théâtre. — **Actif**: qui agit; *nom*: "L'actif de q. qu'un"; ce qu'il a à recevoir, ce qu'il possède. — **Action** (v. acte): fait de guerre; marche des événements d'un récit, d'un drame; fraction d'un capital à souscrire: d'où **Actionnaire**. — **Activité**: puissance et exercice de la puissance d'agir. — **Activer**: rendre plus prompt dans l'action: (le feu, le mouvement, les travaux). — **Activement**. — **Actualiser**: rendre actuel; — **Actualité**: état de ce qui est actuel. — **Actuel, elle**: qui se réalise, qui existe au moment présent: "Le gouvernement actuel." — **Actuellement**: présentement, en ce moment.
73. **Acuité**: qualité de ce qui est aigu; s'emploie surtout au figuré: "l'acuité du son, — de la douleur."

ART. III. — EXPLICATION D'AUTEURS

I. — Le Muguet.

1

De mon frère, ce lis des bois
 Je n'ai pas le touchant emblème:
 Mais le gazon connaît ma voix,
 Et la brise me dit: "Je t'aime!"

2

J'embaume les lieux où je crois,
 Et la rosée à mon front blême
 Met des perles — comme les rois
 N'en ont pas à leur diadème.

Aux premiers chants du rossignol,
Je laisse courir sur le sol
Mes petites clochettes blanches,

Qui disent à l'enfant rêveur :
" Les bourgeons étoillent les branches.
Voici le retour du bonheur." ♠

A. SPINELLI.

Remarques. — Voilà un charmant *sonnet*, qui respire la fraîcheur du printemps.

1. *Qui parle?* — C'est le "muguet" lui-même. — *Pourquoi n'est-ce pas le poète?* — Parce qu'il nous intéresse moins qu'une fleur, d'ordinaire muette, silencieuse, insensible.

2. *Comment inventer ces idées?* — En comparant le "muguet" à une autre fleur, "le lis," qu'il appelle son "frère;" — en observant ce qui l'environne: "le gazon... la brise;" ce qui le caractérise et le distingue lui-même: "parfum qui embaume... clochettes blanches; vient "la rosée, les perles, le chant du rossignol, l'enfant rêveur;" et la comparaison avec "le diadème des rois."

3. Etudiez les *mots*, les *phrases*: — "touchant" qui atteint le cœur, l'esprit, l'âme d'une manière sensible et agréable; — "emblème," symbole, objet visible, consacré par l'usage pour représenter une idée: "le lis est l'emblème de la pureté."

Que veut dire: "Le gazon connaît ma voix"? — C'est dire qu'il converse avec le gazon. — Pourquoi le circonflexe sur "connaît"?

4. Analysez ainsi, "embaumer, je crois (croître), front blême, (pâissant, blancheâtre), bourgeons, étoiler..." etc. Apprenez par cœur, et récitez avec les coupes et les repos, avec simplicité, aisance, naturel.

II. — Le petit ménage du père.

Un petit doigt frappe à ma porte ;
J'en connais le son argenté :
"Entrez !..." Je sais que l'on m'apporte
Mon bonheur de chaque matin.

Les voilà ! Toujours les premiè, res
A remplir ce joyeux devoir...
On entend là-bas les grands frères
S'ébatte en leur bruyant dortoir.

Mais en avril comme en décembre,
Toujours épiant mon réveil,
Les deux soeurs entrent dans ma chambre
Plus exactes que le soleil.

Ma nuit, ma triste nuit s'envole ;
Leur voix douce m'a raffermit,
Avec cette simple parole :
"Père, avez-vous un peu dormi ?"

Longtemps je les garde embrassés.
Et quels bons rires entre nous !
Mais voilà mes deux empressées
Qui s'échappent de mes genoux.

Car on veut tout remettre en place,
Livres, papiers, tout l'attirail,
Pour que l'ordre et la bonne grâce
Ornent ma table de travail.

V. de LAPRADE.

Analyse.

Il n'est rien qui inspire mieux le poète que les scènes d'intérieur. C'est de lui-même et de ses enfants qu'il parle, avec quel naturel et quelle vérité !

A son réveil, ce sont ses "deux filles," qui viennent "frapper à sa porte." Chaque strophe est claire, pleine, suggestive, sans recherche aucune.

1. "Un petit doigt" : détail gracieux, pour adoucir et peindre le coup léger que frappe la main d'une fillette ; il en est de même de "son argent," terme qui exagère à dessein. — Les deux autres vers traduisent bien la joie du père : "un bonheur que l'on apporte." Tous les mots sont faciles, connus ; c'est leur place qui relève la beauté de l'idée.

2. "Les voilà !" comme si on les voyait ; "joyeux devoir" c'est-à-dire devoir qui communique la joie ; aussi il les comble d'éloges, et non "les grands frères." — "S'ébattre," s'amuser, se divertir ; "bruyant" où il se fait un grand bruit.

3. "en avril... en décembre" : tous les jours de l'année, elles "épiant," observent adroitement, secrètement ; "plus exactes" exagération, qui laisse entendre l'assiduité régulière et rigoureuse de leur visite matinale.

4. "triste nuit," sans doute à cause de la douleur, de l'insomnie; "s'envole" de mon souvenir, disparaît avec ses impressions pénibles; charmant, ce vers: "Leur voix douce."—"raffermi" a rendu plus ferme, plus courageux, plus généreux; les deux derniers vers sont pris sur le vif.

5. Il en vient au témoignage d'amour paternel: "les tenir longtemps embrassées"; puis l'expression de leur tendresse mutuelle: "quels bons rires entre nous!" Mais il faut du nouveau dans la peinture: ce sont les idées qui suivent.

6. Voilà le service que les deux filles rendent à leur père: "tout remettre en place"; suit l'énumération.

On ne pouvait être ni plus clair, ni plus vrai, ni plus naturel, ni meilleur écrivain des nuances, du bon goût.

III. — Le rossignol.

Le rossignol est petit, frêle; il n'a pas un brillant plumage, il est simplement vêtu et de couleur brune. Il n'est pas, dit-on, très habile à faire son nid.

Il ne sait que chanter, mais quand il chante, tout fait silence pour écouter sa chanson, tantôt vive, éclatante, joyeuse, tantôt plus douce, plus lente, presque triste.

BUFFON.

"petit" pour l'ensemble du corps; "frêle" de forme et de proportion;—"plumage" simple, sans rouge, ni bleu, ni blanc; rien que "brun."

2. Autre détail: "son nid" n'offre non plus aucune élégance; il sert à élever les petits seulement.

3. Mais le "chant" est ce qui le distingue et le fait roi parmi tous les oiseaux de nos climats; voilà sa richesse et sa gloire.

4. Etude des *dérivés*:—petitesse, petitement; frêle: frelon; brillant, part, prédevenu adj.: briller, brillamment, brillanter, brillante;—plumage: plume, plumet, plumeau, plumet.

IV. — Saint-Malo.

Rien de plus charmant que les environs de Saint-Malo, dans un rayon de cinq à six lieues. C'est un mélange continu de rochers et de verdure, de grèves et de forêts, de criques et de hameaux, d'antiques manoirs de Bretagne et d'habitations modernes.

Quelquefois, les jardins descendent en pente au rivage; derrière les arcades d'un portique de tilleuls, à travers une colonnade de pins, au bout d'une pelouse, par dessus les tulipes d'un parterre, la mer présente ses vaisseaux, son calme et ses tempêtes.

CHATEAUBRIAND.

1. Châteaubriand apprend à regarder, à distinguer, à peindre: son style est toujours neuf, agréable, et délicieux même.

2. La première phrase est générale — exagérée à dessein. On peut commencer ainsi toutes les descriptions — d'un endroit quelconque sur le Saint-Laurent.

3. La seconde est riche en idées et en mots bien ajustés; — "mélange" est le terme propre, choses, objets qui se mêlent et alternent; "criques" petites baies naturelles...

4. La troisième n'est ni moins belle ni moins opulente: il emprunte les termes d'architecture: "arcades... colonnade"; "pelouse" tapis de gazon vert.

C'est une petite aquarelle des environs de Saint-Malo, patrie de Jacques-Cartier.



No II.

COURS MOYEN.

ART. I. — GRAMMAIRE.

CHAP. VI. — L'ADVERBE.

I. **Adverbes de négation.** — 1. *Non* s'emploie d'une façon absolue, sans verbe, et pour nier un des deux termes d'une proposition: — "Oserais-je le lui dire? Non. — L'on peut être plus riche, mais non plus savant.

2. *Ne* suit les nouvelles règles que voici: il devient facultatif en beaucoup de cas:

- a) Défend-il qu'on *ne* vienne—ou qu'on vienne?
- b) De peur qu'il n'aille ailleurs—ou qu'il aille.
- c) Je ne doute pas que la chose *ne* soit vraie—ou soit vraie.
- d) Il ne tient pas à moi que cela *ne* se fasse—ou se fasse.
- e) Les résultats sont autres qu'on *ne* le croyait—ou le croyait.
- f) Avant que—à moins qu'on *ne* le dise—ou qu'on le dise.

Mais après "aucun, personne, jamais, guère, rien," l'emploi de *ne* est de rigueur. Beaucoup se trompent sur cette règle.

II. **Adverbes de lieu.** — "D'ailleurs" signifie: d'un autre endroit ou du reste: "Leur parler, d'ailleurs si clair..." — "Alentour" adv. peut devenir un nom pluriel: "Les alentours de Québec."

"Devant, dehors, — dessus, dessous" forment, avec *en, au*, de nouveaux adv.; et ceux-ci, avec *de*, forment des loc. prépos.: "au dehors, le vent soufflait...; en dehors du char..."

"Ici" est devenu *ci* dans: "ci-dessus, ci-joint. — "Près" forment des locutions: "à cela près; à beaucoup, à peu près."

III. **Adverbes de temps.** — "De suite": sans interruption, l'un après l'autre; — "tout de suite": sans délai, sur le champ.

"Plus tôt": plus vite; — "p lutôt": de préférence; de même pour: "si tôt, sitôt."

"Tout à coup": soudainement; — "tout d'un coup": en même temps.

IV. **Adverbes de manière.** — "Peut-être, sans doute," placés en tête, peuvent être suivis ou non de *que*, sans différence de sens.

"Bien" a sept ou huit sens différents avec des nuances rapprochées: "Il y a bien deux ans de cela; — il a eu bien peur; — croit-il bien ce qu'il dit?..."

“Aussi bien” = d’une façon aussi bien que de l’autre; et par suite = dans le fait, d’ailleurs: “Aussi bien, vous irez en ville plus tard.”

“Comme” peut remplacer “comment”: “J’écoutai comme le Canadien parlait notre langue.”

V. **Adverbes de quantité.** — “Autant,” modifiant noms et verbes; — “aussi,” modifiant adj. et adv., signifient l’égalité.

Quand la phrase est négative ou interrogative, ces deux adv. se remplacent par “tant, si”: “Rien ne m’a plu tant que...” — Dans une phrase affirmative, “tant, si” expriment l’intensité et signifient *tellement*: “un parler français, si clair que l’on s’en étonne.”

“Aussi” = pareillement, de même: “Tu en serais étonnée, toi aussi.”

“Beaucoup” n’accompagne guère les adj. ou adv. qu’au comparatif: “Il est beaucoup plus rare...”

“Davantage”, qui a le même sens que “plus,” s’emploie mieux à la fin des phrases: “L’on pourrait écrire là-dessus davantage.”

“Rien moins que” a un sens négatif; — “rien moins de,” un sens affirmatif.

“Au moins, du moins, pour le moins” servent à exprimer une restriction.

ART. II. — VOCABULAIRE.

§ I. — Les noms dérivés.

VIII. Les suffixes **ande, ende**, ajoutent au verbe générateur l’idée de devant être.

Cependant quelques mots de même suffixe ont une dérivation différente: *bande, commande, demande*...

— Le suffixe **is** marque le résultat de l’action exprimée par le verbe générateur, — mais en y ajoutant q. q. chose de légèrement dépréciatif, de minutie, de détail vulgaire.

Cependant deux catégories — en **is** — n’appartiennent point à cette dérivation: — a) certains noms: *brebis, marquis, paradis, radis, souris*; — b) certains part. passés, devenus noms: *commis, compromis, insoumis, sursis*...

Ex. : Dividende	: nombre, valeur devant être divisée, partagée.
Légende	: la chose qui doit être lue.
Multiplicande	: le nombre qui doit être multiplié.
Offrande	: la chose que l’on va offrir.
Propagande	: la démarche pour propager; association pour cela.
Réprimande	: l’action dont le but est de réprimer, de blâmer.

Abattis	: résultat de l’action d’abattre les menus objets; cet amas.
Cliquetis	: “ “ “ de cliqueter, de choquer des armes.
Coloris	: “ “ “ de colorier des objets.

Croquis	:	"	"	"	de croquer, d'esquisser vivement.
Fouillis	:	"	"	"	de fouiller en cherchant; choses sans ordre.
Gâchis	:	"	"	"	de gâcher, d'embrouiller les choses.
Hachis	:	"	"	"	de hacher les viandes; mets.
Logis	:	"	"	"	de loger; l'habitation elle-même.
Ramassis	:	"	"	"	de ramasser; assemblage sans choix.
Roulis	:	"	"	"	de rouler; balancement du navire,
Souris	:	"	"	"	de sourire.
Taillis	:	"	"	"	de tailler; jeune bois.

IX. Le suffixe **ment** forme un grand nombre de noms, dérivés de verbes (plus de 600), — et marque, comme les suffixes **age** et **ure**, le *résultat de l'action*.

Un moyen de les différencier, — puisqu'ils viennent des mêmes verbes — est celui-ci: les noms en **ment** expriment des idées plus relevées, deviennent des termes d'art, de science, et s'emploient plus au figuré. Ainsi l'on dira:

l'abatage des arbres — l'abattement de l'esprit.
 le battage du blé — le battement du coeur.
 la déchirure d'une étoffe — le déchirement de l'âme.
 le blanchissage du linge — le blanchiment des étoffes (art).

La dérivation s'obtient en ajoutant **ment** à la troisième personne du sing. (subjonctif présent).

Accommoder : accommodement; accord, arrangement.
 Accomplir : accomplissement; achèvement, exécution.
 Accroître : accroissement; agrandissement, augmentation.
 Achéver : achèvement; exécution complète, couronnement.
 Adoucir : adoucissement; soulagement, consolation.
 Bannir : banissement; éloignement du bon, exil.
 Changer : changement; substitution d'objet ou de forme.
 Dérégler : dérèglement; désordre, dérangement.
 Encourager : encouragement; faveur, protection, soutien moral.
 Frémir : frémissement; émotion, tremblement.
 Gémir : gémissement; plainte douloureuse.
 Etc... etc... etc...

ART. III. — EXPLICATIONS D'AUTEURS.

I. — Les abandonnés.

Après avoir donné mon aumône au plus jeune,
 Pensif, je m'arrêtai pour les voir. Un long jeûne
 Avait amaigri leurs joues, avait flétri leur front.
 Ils étaient tous les quatre à terre assis, en rond.

Puis, s'étant partagés, comme feraient les anges,
 Un morceau de pain noir ramassé dans nos fanges,
 Ils mangeaient, mais d'un air si morne et si navré
 Qu'en les voyant ainsi, toute femme eut pleuré.

C'est qu'ils étaient perdus sur la terre où nous sommes,
 Et tout seuls, quatre enfants, dans la foule des hommes!

Oui, sans père ni mère, et pas même un grenier,
 Point d'abri; tous, pieds nus, excepté le dernier,
 Qui traînait, pauvre amour, sous son pied qui chancelle,
 Les vieux souliers trop grands, noués d'une ficelle.

V. Hugo.

Analyse.

1. Nous avons divisé cette pièce en strophes, en vue de l'explication et de l'analyse.

Ce morceau est une miniature au pinceau : c'est vu et reproduit d'après nature, à la façon d'un artiste. Lui-même, d'ailleurs, en fait l'aveu : " je m'arrêtais pour le voir."

2. Que voit-il, le poète? — La maigreur des "joues" — (licence poétique : *es muette* ne peut venir qu'à la fin d'un vers); leur pose, "assis, en rond"; le partage du "pain noir"; leur repas "morne, navré"; leur isolement "parmi les hommes"; leur abandon à tous quatre — et pour achever l'émotion, il réserve un trait touchant : "le dernier, aux vieux souliers trop grands."

3. Les *idées*, nées de l'observation, sont-elles rendues avec art? — Assurément. Les rimes sont alternées, deux féminines, deux masculines, presque toutes riches, sonores.

Les *mots* sont justes, vrais, d'une netteté et d'une propriété bien naturelles, plaçant la pensée et le sentiment en un saisissant relief. — Le tour de *phrase* est varié, simple et d'une allure sans prétention.

Il est facile de recourir à une explication grammaticale, littérale, littéraire, afin de bien saisir l'enchaînement, l'ordre, le mouvement.

"Après avoir donné... je m'arrêtai..." Ce repos attire l'attention, car la césure se plie aisément au dessein du poète. — "maigri... flétri" avec la répétition de l'auxiliaire, fait harmonie agréable, bien que triste pour la sensibilité.

Quelle image dans ce vers : "Ils étaient tous les quatre!..." Hugo est superbe, quand il touche aux idées religieuses : "comme feraient les anges." — Est-il vers plus expressif, plus tendrement fort : "Un morceau... fanges?"

Puis, la peinture vive et preste du repas : "Ils mangeaient..." S'attendait-on à la belle allusion : "toute femme eut pleuré"? L'on sent vibrer le cœur d'une mère absente ou qui n'est plus.

Le vague indécis, flottant, des deux vers qui suivent, donne une im-

pression d'indicible sympathie, par ces mots: " perdus sur la terre... tous seuls... quatre enfants..."

Tout le reste est à l'avenant. Et l'on ne saurait trop louer Hugo de sentir, de peindre une misère si touchante. Que n'a-t-il connu son talent vraiment humain; hélas! il l'a trop connu et s'est englouti dans le plus colossal orgueil, pour son malheur personnel et celui de ses trop nombreux lecteurs!

II. — L'automne.

L'automne était doux et précoce. C'était la saison où les feuilles pleuvent à grande pluie des vignes et des châtaigniers.

Les brouillards ne laissent apercevoir que les sommets des hauts peupliers dans la plaine et les dents des montagnes, comme les caps avancés dans la mer. Les vents avaient des murmures sonores, tristes, puissants ou faibles, qui semblaient parcourir en quelques minutes la série des joies, des forces ou des mélancolies de la nature. Ils s'évanouissaient ensuite, et des silences comme jamais l'oreille n'en entend ailleurs, leur succédaient; puis le ciel reprenait le calme. Les ombres bleues et fraîches du soir glissaient rapidement, dépliées sur ces horizons qui avaient à peine joui de leur dernier soleil.

La nature muette semblait mourir avec les beaux jours, mais comme meurent la jeunesse et la beauté, dans toute sa grâce et dans tout son calme.

LAMARTINE.

Réflexions.

Lamartine était poète, en prose comme en vers. Il suffit de lire, et de relire ce passage si court pourtant, pour concevoir la vivacité d'impression que son imagination et son cœur recevaient de la nature, et qu'elles gravait pour ainsi dire dans son âme.

Quelle figure est celle-ci: " les feuilles... pluie." — Expliquez cette locution: " les dents des montagnes." — Que signifie cette expression, en parlant des vents: " ils s'évanouissaient ensuite"? et " des silences... succédaient."

Analysez grammaticalement la phrase: " Les ombres bleues..." — Au point de vue littéraire, que pensez-vous des idées, des sentiments, des images, des figures? En quoi ce style est-il à la fois classique et romantique. — Comparez avec l'automne (page 230).

III. — Les yeux de grand'mère.

Je me complais, quand je suis seule,
A baiser et à baiser encor
De mon aimable et sainte aïeule
Les lunettes à branches d'or.

Je les admirais, au jeune âge,
Luisantes comme deux miroirs,
Mais qu'elles glaçaient mon courage
Quand j'avais mal fait mes devoirs.

REFRAIN (1)

— "Pourquoi, demandais-je, grand'mère,
Pourquoi prends-tu des yeux de verre ?"
— "C'est, disait-elle, en souriant,
C'est pour mieux te voir, mon enfant !"

2

Quand une douce somnolence,
Près du feu la venait bercer,
Si les lunettes en balance
A la fin se laissaient glisser,
Les dérochant à la sourdine,
J'en parais mon minois vermeil ;
Et, puis, fière autant que mutine,
Je lui disais à son réveil :

REFRAIN (2)

— "Tu ne me verras pas, grand'mère,
Car tu n'as plus tes yeux de verre !"
— "Mais, pour te voir plus clairement,
J'ai les yeux du coeur, mon enfant !"

3

Puis, un jour, voilé de mystère,
On me couvrit d'habits de deuil,
Et je dus faire une prière,
A genoux, près du vieux fauteuil....
Hélas ! le fauteuil était vide.
Partout un silence de mort !
Je cherchais.... mon regard avide
Aperçut les lunettes d'or-

REFRAIN (3)

"Pourquoi, dis-je tout bas, grand'mère
N'a-t-elle pas ses yeux de verre ?....."
Au ciel, c'est qu'elle a maintenant
D'autres yeux pour voir son enfant !

B. DE LARZES.

Appréciation.

1. Jolie *romance* mélancolique et naïve ! Elle est de la collection que M. le chanoine W. Moreau a mise en musique.

2. Est-il complainte plus belle de ton, de candeur, de tendresse ingénue? — L'enfant — qui veut tout savoir — s'ingénie à interroger la grand'mère, au sujet de ses lunettes. La "sainte aïeule" la dupe à dessein: et c'est dans la méprise de l'enfant, ignorante de l'emploi réel des "deux miroirs" que réside la surprise du lecteur. L'on s'attendait à entendre dire à la grand'mère: "Je me sers de ces lunettes pour lire, à cause de la faiblesse de mes *vieux yeux*"; non, elle se plaît à répondre à côté de sa pensée vraie, en disant: "C'est pour mieux te voir!" Finesse du poète!

3. Le triple **refrain** ajoute à l'imprévu de la fin; la conclusion est un coup pour l'amour filial, mais la romance est *religieuse*, parce que le sentiment est chrétien.

La gradation est ainsi fort bien ménagée, et l'on ne saurait échapper à la vive et douloureuse ignorance qui serre le cœur et fait plaindre l'innocente ignorance de la petite "vêtue d'habits de deuil."

IV. — Les deux frères.

Nous allions ensemble à l'école, nous revenions ensemble au logis; le matin, je portais le panier, parce que nos provisions le rendaient plus lourd; c'était lui qui le portait le soir.

Toujours nous faisons cause commune. Je ne le laissais point insulter; et lui, quand j'avais quelque affaire, il m'apportait résolument le secours de ses petits poings, et je devenais tout à la fois accommodant et redoutable; tant je tremblais qu'il n'attrapât des coups à la bagarre.

Je n'ai pas subi une punition qui ne l'eût indigné comme une grande injustice. Si j'étais au pain sec, il savait bien me garder la moitié de ses noix et la moitié de sa moitié de pomme.

Une fois, il vint à moi en pleurant; et pourtant, il apportait un morceau de sucre, une grappe de raisin et quelque morceau de rôti. Je m'informai de ce qui le faisait pleurer:

— "Ah! me dit-il, la soupe était si bonne, mon frère!"

L. VEUILLLOT.

Questions.

1. Qu'a voulu indiquer l'auteur de ce morceau? — L'étroite union de son âme et de l'âme de son frère Eugène.
2. "Comment la met-il en évidence?" — En relatant les détails minutieux de leur vie d'écoliers.
3. "Que signifie cette expression: "faire cause commune?" — Prendre en main les intérêts réciproques, les soutenir, les faire prévaloir en faveur de l'un ou de l'autre.
4. Expliquez cette phrase: "Je n'ai pas subi... injustice."
5. Quelles sont les réflexions que nous inspirent — et l'action du jeune frère — et l'ensemble de leur attachement?

6. Trouvez les *dérivés* aux mots : " école, logis, matin, panier, lourd, soir, insulter, trembler, etc., etc.

ART. IV. — COMPOSITIONS.

I. — Essais proposés.

I. — Un dimanche, l'après-midi, la pluie vous force à rester chez vous. Racontez vos impressions, sous ce titre : — " Voyage d'une jeune fille autour de sa chambre."

II. — " Portrait d'une fille — ou d'un jeune homme — qui n'a pas d'ordre "; montrez les inconvénients qui résultent de ce défaut.

III. — Développer cette pensée : — " Il faut rougir de faire une faute, et non de la réparer."

IV. — " Il faut être sage sans témoin." Expliquez cette pensée.

V. — Expliquer ce proverbe : " Pierre qui roule ne ramasse pas de mousse."

VI. — La rue d'une ville un jour de pluie — la rue, un jour de soleil.

VII. — Lesquelles préférez-vous : des fleurs des champs ou des fleurs des jardins ? Donnez les raisons de votre préférence.

II. — Au coin du salon.

N. B. — Imaginez un soir d'automne bien froid... les portes sont fermées... vent... pluie au dehors... Salon chaud... animé de la présence d'un chien, chat... lumière. voix humaines et conversation... concluez.

Il est nuit. Les portes sont closes et le salon reluit de pâle lumière, de l'éclat des cadres, de la paix douce et silencieuse.

Un chien, ami qui veille en sommeillant, jette de temps en temps un regard de sympathie. La pluie d'automne tinte contre les vitres des fenêtres, et le vent soufflant par rafales produit, en se brisant contre les branches de deux ou trois érables et en pénétrant dans les interstices des volets, ces sifflements intermittents et mélancoliques que l'on entend seulement au bord des grands bois de sapins, quand on s'assied à leurs pieds pour les écouter.

Le salon où je lis est spacieux et bien décoré. Dans une encoignure se dresse un piano, compagnon de joie et d'allégresse. Plus loin, au fond, une boiserie factice imite une antique cheminée, au foyer si gai où flambent des étincelles bleues alternées de rougeurs vives. Des chaises, des fauteuils, des canapés se dérobent à travers des palmes vertes de diverses grandeurs. Au mur pendent des sujets pittoresques, jadis captivants pour ma vue : seuls les portraits au crayon de mon père et de ma mère, qui me regardent toujours, conservent leur éternelle fraîcheur à mes yeux et à mon cœur. Sur la table d'ébène, voilée du tapis vert, reposent

quelques volumes aux tranches dorées : qu'ils me sont chers ces prix de mon labeur !

Des voix résonnent dans la cuisine et la salle à manger, pendant que je rêve sur mon volume d'histoire. Ah ! qu'il fait bon dans l'air attiédi, en pleine solitude d'un calme si pénétrant, à la lueur pâlisante des lampes suspendues sur ma tête. Donnez-nous, Seigneur, de longs jours de bonheur et de santé, et soyez béni, mon Dieu, de tant de douceurs, de paix, d'espérance et d'amour !



HISTOIRE DU CANADA.

VII. — LEÇON.

Frontenac nommé gouverneur. — Découvertes et explorations. — Découverte du Mississipi. — La Salle.

1. **Frontenac nommé gouverneur.** — Huit gouverneurs, Champlain, Montmagny, d'Ailleboust, Lauzon, d'Argenson, d'Avagour, Mésy, Courcelles, s'étaient succédé à Québec, lorsque Louis de Buade, comte de Frontenac, reçut, des mains de Louis XIV, la direction du Canada; c'est probablement le personnage le plus illustre de notre histoire.

Frontenac s'était distingué dans l'armée française. On le voit occuper de hauts grades, commander des régiments en Italie, en Flandre, en Allemagne, donnant partout des preuves de sa connaissance de la tactique militaire. Cependant, ce n'est pas le rôle d'un brillant général qu'il vient jouer au Canada, mais bien celui d'un habile administrateur. On ne trouve, dans ce gouverneur si distingué, les qualités et les défauts qui, trop souvent, se côtoient chez les grands hommes: tête solide et bien organisée, caractère ferme, esprit vif, généreux, magnanime, diplomate consommé, distinction du grand seigneur, et, tout à côté, fierté mal placée, jalousie mesquine, susceptibilité outrée.

2. **Découvertes et explorations.** — L'historien Bancroft dit quelque part: "L'histoire des travaux des missionnaires se rattache à l'origine de toutes les villes célèbres de l'Amérique française; pas un cap n'a été doublé, pas une rivière n'a été découverte sans qu'un jésuite en ait montré le chemin." En effet, pour ne citer que quelques noms, le P. Dolbeau, récollet, avait parcouru, même du temps de Champlain, la région du Saguenay. Les PP. Chaumonot et Brébœuf, jésuites, avaient découvert le lac Érié en 1640, et, l'année suivante, le P. Raymbault atteignait le lac Supérieur. C'est au jésuite Ragueneau que nous devons la première description de la chute du Niagara. Les découvertes et les explorations des PP. Dablon et de Quen sont bien connues.

Sans doute, le premier but de ces missionnaires est de prêcher l'Évangile aux pauvres sauvages, mais ils ne manquent pas, non plus, l'occasion de servir la science et la patrie. L'histoire, la géographie, la philologie, la littérature leur doivent de nombreux et utiles travaux. Leur charité, leur dévouement gagnent à la France de nombreuses tribus sauvages.

3. **Découverte du Mississipi.** — A côté de ces missionnaires il faut placer les noms des célèbres explorateurs Nicolet, Perrot, Jolliet et La Salle.

Jean Nicolet, resté au pays, après la prise du Canada par les Kertks, découvrit, en 1635, le Wisconsin et une partie du Michigan.

Nicolas Perrot reçut le titre de commandeur des sauvages de l'Ouest, à la suite de ses nombreuses explorations.

Mais c'est sous l'administration de Frontenac que parurent nos plus célèbres explorateurs, et qu'eut lieu la remarquable expédition aboutissant à la découverte du Mississipi; Jolliet et Marquette en furent les héros.

Louis Jolliet, né à Québec, en 1645, avait fait ses études chez les jésuites; il y fut même novice. Ne se sentant pas de vocation pour l'état religieux, il retourna dans le monde. Avidé d'aventures, il se dirigea vers l'Ouest, dans le but de faire la traite des pelleteries. En quelques années il apprit les langues sauvages, et acquit une grande expérience aussi bien qu'une connaissance exacte du pays.

Le P. Jacques Marquette, jésuite, arriva au Canada en 1666. Il évangélisa, d'abord, les Outaouais et les Hurons. Ayant été proposé pour accompagner Jolliet, il n'hésita pas.

C'est au milieu de mai 1672 que Jolliet et Marquette quittaient la mission de Saint-Ignace, Michillimakinac. Accompagnés de cinq Français, montés sur deux canots d'écorce, ils n'avaient pour provisions qu'un peu de maïs et de viande boucanée. Ils entraient bientôt dans la rivière Menominee et mettaient pied à terre devant les bourgades de la nation de la Folle-Avoine. Cette tribu sauvage reçoit cordialement les voyageurs et cherche à les détourner de leur entreprise, en leur représentant à quels dangers ils s'exposent. Sans se laisser ébranler dans leur résolution, Jolliet et Marquette continuent leur route jusqu'au territoire habité par les Kikabous, les Maskoutens et les Miamis. "C'est ici, dit le P. Marquette, le terme des découvertes faites par les Français, car ils n'ont point encore passé plus avant." On leur donne deux guides sauvages. Malheureusement ceux-ci, effrayés à la vue du danger, abandonnent l'expédition, sur les bords de la rivière Wisconsin, et retournent dans leur bourgade. Quel serrement de cœur ne durent pas éprouver les hardis explorateurs quand ils se trouvèrent seuls, sans guides, dans ce pays inconnu où aucun Européen n'avait encore pénétré! Mais ils ne sont pas hommes à reculer. S'abandonnant à la divine Providence, ils suivent la rivière Wisconsin sur un parcours de plus de quarante lieues, et entrent dans le Mississipi un samedi, 17 juin 1673. Qui pourra dire la joie, l'enthousiasme des illustres explorateurs qui viennent d'inscrire une date nouvelle aux fastes de l'histoire et de faire flotter le glorieux drapeau de la France aux brises du grand fleuve!

L'expédition descendit le Mississipi jusqu'à la rivière Arkansas, puis le remonta, après avoir constaté qu'il se jetait dans le golfe du Mexique.

Le P. Marquette se consacra à l'évangélisation des Illinois avec succès. Bientôt épuisé par ses travaux apostoliques, il voulut retourner à Michillimakinac, afin de pouvoir mourir au milieu de ses frères et de recevoir les consolations de la religion. Parti avec deux hardis canotiers, il dut s'arrêter en chemin. Ses compagnons, le sentant mourir, pén-

trèrent dans une petite rivière appelée aujourd'hui Ludington. Ils élèverent, sur le rivage, une méchante cabane d'écorce et y déposèrent le malade. Celui-ci consola ses compagnons, entendit leur confession, puis, les yeux fixés sur son crucifix, rendit sa belle âme à Dieu. Il avait trente-huit ans. La statue de Marquette, exécutée par un artiste florentin, a été placée dans la galerie des statues du capitol, à Washington.

Jolliet, après son expédition, obtint la seigneurie de l'île d'Anticosti, puis explora le Labrador. Comme tant d'hommes illustres qui ont fait grande leur patrie, il mourut dans la pauvreté.

4. **La Salle.** — Il était donné à Robert Cavelier de La Salle de continuer les découvertes de Jolliet et de Marquette. Né à Rouen, La Salle vint au Canada en 1666, et s'occupa d'abord d'agriculture et de commerce. Il conçut ensuite le projet de chercher un passage conduisant à la Chine. Cette entreprise échoua. La Salle se décida alors à pousser ses explorations du côté du Mississipi. S'étant embarqué sur le lac Erié, en compagnie du P. Hennepin, récollet, il explora les grands lacs et atteignit, en 1682, le Mississipi qu'il suivit jusqu'au golfe du Mexique. D'une activité dévorante, il parcourut la Louisiane et le Texas. Ses éminentes qualités faisaient espérer qu'il servirait, longtemps encore, sa patrie et son roi quand ils fut assassiné par un de ses compagnons en 1687.

Auteur à consulter. — Ernest Gagnon : "Louis Jolliet, découvreur du Mississipi." — Abbé Gosselin : Jean Nicolet.

DEVOIRS CLASSIQUES.—Portrait de Frontenac.—Son administration.—Rôle des missionnaires comme pionniers.—Description du Mississipi.—Portrait de Jolliet.—Le P. Marquette.—Portrait de La Salle.



No IV.

COURS SUPÉRIEUR.

ART. I. — LA COMÉDIE (suite)

III. — RÈGLES.

1. Pour que la comédie soit un genre de composition vraiment recommandable et utile, il faut que le poète observe certaines règles, relativement : — à lui-même ; — aux personnes dont il ridiculise les vices, les travers ; — au but qu'il se propose ; — à la manière d'atteindre ce but.

2. — **A lui-même.** 1° " Pour juger ce qui est bien ou mal," le poète doit connaître les principes d'une saine morale, être instruit de toutes les bienséances sociales, posséder une grande connaissance du cœur humain, être doté d'un jugement juste et fin. Dans ces conditions, il saisira les défauts partout où ils existent et tels qu'ils sont. — 2° " Il doit posséder " : *un esprit ingénieux*, exempt de partialité, d'aigreur, de passion, pour pouvoir déterminer la manière dont il doit attaquer les défauts, pour user habilement du ridicule, du comique, et ne jamais se rien permettre contre la charité, la justice, les convenances ; — *un goût épuré* pour rester dans les bornes de la bienséance, éviter également l'enflure et la bassesse. — 3° " Il doit indiquer les remèdes," au moins indirectement afin de corriger les vices, les travers qu'il tourne en ridicule, et les sources où l'on s'approvisionne pour éviter le mal, devenir honnête, vertueux. Ce n'est guère qu'ainsi qu'il sera moral.

B. — **Aux personnes.** Car le poète ne doit ridiculiser que : — a) *les vices, les défauts*... et non les personnes elles-mêmes ; il serait, sans cela, odieux et méchant ; — b) les vices et les défauts *publics, généraux*, et non ceux des individus : ce serait médire ; — c) les vices et les défauts *volontaires*, et non involontaires dont il est impossible de se corriger, comme les infirmités corporelles : ce serait bêtise et cruauté, d'y contrevenir, puisqu'il n'y a là rien de risible pour des gens qui se respectent. Donc, le poète se gardera bien de ridiculiser ce qui est bien, décent, honnête, vertueux.

C. — **Au but.** Le seul qu'un poète puisse et doive se proposer, c'est : — a) de tourner en ridicule les vices, les défauts, les mauvaises mœurs, les excentricités, pour en corriger et en préserver, en faisant aimer et acquiescer les qualités contraires ; — b) de louer ce qui est honnête, décent, vertueux, pour le faire aimer et pratiquer. — Se proposer de blesser, de se venger, de nuire, serait indigne d'un homme poli, judicieux, honnête.

D. — **A la manière de l'atteindre.** Le comique est une arme, une arme dangereuse, quand on s'en sert maladroitement.

Pour le poète, qui s'expose à être moqué, et tourné lui-même en ridicule... Pour les autres, il peut :

1. Dans la comédie de *caractère*, les choquer, les aigrir, les irriter, les endurcir dans le mal. L'homme est ainsi fait : souvent par amour-propre, par passion, par entêtement... il poussera plus avant dans la mauvaise voie, parce qu'on s'y est mal pris pour l'en corriger.

2. Dans la comédie d'*intrigue*, apprendre à aimer, à commettre le mal qu'il se propose de détruire. L'homme a en soi des penchants pervers, des passions, et pour les enflammer, il suffit quelquefois de les mettre en contact avec de méchantes peintures sur la scène.

C. — DIVISION.

3. La comédie peut se diviser par rapport : — aux personnages, — à l'objet du ridicule, — au mode dont la comédie se joue.

1. — Aux personnages.

Ces personnages peuvent être : — des grands, — des bourgeois, — le bas peuple.

A. — La **comédie héroïque** consiste dans la représentation risible d'une action ou d'un caractère ridicule appartenant à une ou plusieurs personnes de la haute société.

Alors, vices et défauts, offrant quelque chose de moins grossier et de moins apparent, demandent du poète un talent spécial pour en faire ressortir le ridicule et le comique. Le plan, le ton, le langage seront naturellement plus relevés, plus soignés. Ex. "Le Misanthrope" de Molière.

B. — La **comédie bourgeoise**. Elle a pour but de flageller les défauts et les travers de la classe moyenne, de celle de ces bourgeois parvenus, d'un côté imitateurs de la noblesse qu'ils méprisent, de l'autre dédaigneux du peuple qu'ils écrasent de leur orgueil. Ce seront donc des airs prétentieux, des manières forcées, des traits de vanité, d'esprit fort, d'outrecuidance... etc. Ex. "Le Bourgeois gentilhomme."

C. — La **comédie populaire**. Les personnages de la classe populaire doivent être décents, honnêtes, intéressants par leur naïveté, choisis et peints avec dextérité, car ils se rapprochent par leurs mœurs et leurs manières de la bouffonnerie, de la trivialité, de la grossièreté même. Ex. "Le mariage forcé" de Molière.

Quand l'action est burlesque et triviale, c'est la Farce, dont le mérite est la gaieté. Ex. "L'Avocat Patelin, — les Fourberies de Scapin, — les Plaideurs."

II. — A l'objet du ridicule.

4. L'on peut tourner en ridicule un caractère ou une action :

A. — Un *caractère*. Il peut être seul ou mis en parallèle avec d'autres, de manière qu'aucun ne domine dans la pièce.

Dans le premier cas, c'est la **comédie de caractère**, qui s'occupe de stigmatiser les travers ou les défauts d'un caractère pris en particulier. De tous les genres de comédie, c'est "le plus utile aux mœurs" — en ce sens qu'il remonte à la source des défauts et les attaque dans leur principe; — "le plus fort" parce qu'il présente une espèce de miroir aux hommes et les fait rougir de leur propre image; — "le plus difficile et le plus rare," puisqu'il suppose dans l'écrivain une étude approfondie des mœurs, un discernement juste et prompt, une force d'imagination qui réunisse, sous un seul point de vue, les traits que sa pénétration n'a pu saisir qu'en détails.

Ex. "Le Misanthrope," "le Glorieux" (Destouches), "le Distrain" (Regnard), "le menteur" (Corneille), "l'Avare" (Molière).

Dans le second cas, c'est la **Comédie mixte**, qui se forme de plusieurs caractères opposés entre eux, dont aucun n'est principal ou subalterne. Pour y mettre de l'unité, ces caractères disparates appartiendront à une même catégorie, et l'action part d'ordinaire de deux personnages principaux.

Ex. "L'École des Femmes, — l'École des Maris" (Molière).

B. — Une *action*: **Comédie d'intrigue**, où l'action est l'objet principal; c'est à elle que sont subordonnés tous les personnages, même le premier. Il n'y a donc point de caractère dominant, et tout l'intérêt réside dans un enchaînement d'aventures plaisantes.

La plus grande difficulté, en vue du succès, est de développer l'action avec convenance, de manière à amuser et à instruire, sans blesser la décence par des tableaux voluptueux. Ce genre confine au drame moderne et contemporain, s'il ne l'est en réalité.

III. — Au mode dont elle se joue.

5. Si elle se joue *régulièrement*, elle suit les règles ordinaires du drame en général.

Irrégulièrement, elle s'écarte de ces règles pour les entr'actes, lesquels cessent d'être vides pour être remplis par des chants, par des danses. Elle prend alors deux noms :

1. La **comédie-ballet** ou représentation, par les gestes et par la danse, d'une action naturelle ou imaginée, historique ou fabuleuse. Il est utile que ces entr'actes se rattachent à la comédie elle-même, sous peine de distraire et de nuire à l'intérêt. Ex. "Le Malade imaginaire" (Molière).

2. La **comédie à tiroirs** ou **épisodique**, ou celle qui se compose de scènes ou d'actes qui n'ont entre eux aucune liaison. Le poète y fait paraître plusieurs personnages, qui ont chacun leurs intérêts personnels;

il n'y a ni intrigue, ni dénouement. Pour y réussir, il faut un esprit vif, plaisant, fertile en bons mots et en saillies. Ex. "Les Facheux" (Molière).

ART. II. — EXPLICATIONS D'AUTEURS.

I. — Saint-Malo.

Chaque paysan, matelot et laboureur, est propriétaire d'une petite bastide blanche avec un jardin; parmi les herbes potagères, les groseilliers, les rosiers, les iris, les soucis de ce jardin, on trouve un plan de thé de Cayenne, un pied de tabac de la Virginie, une fleur de la Chine, enfin quelque souvenir d'une autre rive et d'un autre soleil; c'est l'itinéraire et la carte du maître du lieu.

Les tenanciers de la côte sont d'une belle race normande, les femmes grandes, minces, agiles, portent des corsets de laine grise, des jupons courts de calemande et de soie rayée, des bas blancs à coins de couleurs. Leur front est ombragé d'une large coiffe de bazin ou de batiste, dont les pattes se relèvent en forme de bérêt, ou flottent en manière de voile. Une chaîne d'argent à plusieurs branches pend à leur côté gauche. Tous les matins, au printemps, ces filles du Nord descendent de leurs barques, comme si elles venaient encore envahir la contrée, apportent au marché des fruits dans des corbeilles et des caillebottes dans des coquilles: lorsqu'elles soutiennent d'une main sur leur tête des vases noirs, remplis de lait ou de fleurs, que les barbes de leurs cornettes blanches accompagnent leurs yeux bleus, leur visage rose, leurs cheveux blonds emperlés de rosée, les Walkyries de l'Edda ou les canéphores d'Athènes n'avaient rien d'aussi gracieux.

Ce tableau ressemble-t-il encore? Ces femmes sans doute ne sont plus; il n'en reste plus que mon souvenir.

CHATEAUBRIAND (*Mémoires*).

Appréciation.

1. Dès que Chateaubriand touche à un sujet, narratif ou descriptif, il montre aussitôt qu'il sait voir, et il fait voir aux autres.
2. Il a vu ce qu'il dépeint: *les environs de Saint-Malo*, son berceau inoublié. Le "paysan" qui est à la fois et en raison même du site "matelot et laboureur," "propriétaire d'une petite bastide," sorte de redoute dont on entourait une place pour la défendre. Mais c'est moins "la bastide" qui l'occupe que le "jardin et ses herbes potagères," celles du pays et les exotiques qui dénotent "l'itinéraire et la carte" de voyage du "maître." C'est ingénieux, neuf, personnel.
3. Puis viennent sur la scène "les femmes" dont il fait le portrait.

avec une complaisance qui ne fait grâce à aucun détail : costume, ornements, occupations, physionomie. C'est tout un "tableau" des temps qui "ne sont plus" qu'un "souvenir?"

Voilà un modèle, facile à copier, à l'aide d'un peu de réflexion et d'un travail d'abord intense, ensuite utile, agréable et attrayant que le succès viendra couronner.

II. — La dernière pensée de Marie Stuart.

1

Demain j'aurai changé sous la hache sanglante,
Ma couronne de reine en palme de martyr !
Mais, au moment fatal, dans mon âme tremblante,
Comme un dernier rayon, brille un doux souvenir.
Adieu, France !... déjà dans la nue enflammée
S'ouvrent les portes du séjour des élus !

REFRAIN

O toi, qui m'aimas tant et que j'ai tant aimée,
Ma belle France, adieu, je ne te verrai plus !

2

France, ton souvenir chante dans ma pensée
Je vois encor le Louvre et le "plaisant pays,"
Où ma blonde jeunesse autrefois fut bercée
Dans un manteau royal semé de fleurs de lys.
La route du bonheur devant moi s'est fermée,
Et je pleure aujourd'hui mes beaux jours disparus !...

3

O France, quand tes fils riront mon histoire,
Si leurs yeux à mon insu accordent quelques pleurs,
La nuit de mon tombeau me semblera moins noire,
Et mes cyprès par eux se couvriront de fleurs :
Par un espoir si doux mon âme est ranimée....
Mais déjà des bourreaux j'entends les pas confus !

Cette *romance*, écrite en très beaux vers, exprime brièvement l'attachement de Marie Stuart d'Ecosse, cousine d'Elisabeth d'Angleterre fille de Marie de Lorraine, épouse de Darneley et de Bothwell successivement, mise à mort par ordre de la sanguinaire Elisabeth (7 février 1587).

Toute la complainte exhale les souvenirs de l'infortunée victime qui avait longtemps séjourné en France. Elle y fut fiancée au roi François II (1559).

Le poète a su condenser en trois strophes, qui toutes riment avec le refrain, des pensées nobles et riches d'allusions touchantes; elles éclatent d'harmonie et de grâce, par le choix des images délicates, des anti-

thèses, des mots à effet, des sentiments tristes où vibrent l'amour de la patrie, la plus chrétienne résignation.

ART. III. — COMPOSITION.

Sujet à développer. — "Quels sont" parmi les moyens de locomotion actuels, ceux que vous préférez, au point de vue de l'utilité et de vos goûts?"

Dans ce siècle où l'électricité et la vapeur règnent en maîtres, que faut-il préférer parmi les nombreux modes de locomotion dont nous pouvons disposer, aujourd'hui, si ce n'est ceux qui nous mettent en mesure de rivaliser de vitesse avec le vent? N'a-t-on pas le train *Eclair* qui transporte en quelques heures à des distances éloignées? Dans quelque temps, n'assistera-t-on point aux premières manœuvres du *Bateau-Trombe*, qui, en moins de rien, se chargera de nous déposer bien gentiment sur le rivage américain? Vite, plus vite, toujours plus vite, il semble que ce soit là, vraiment, la devise du XXe siècle!

Il faut croire, hélas! que je deviens rétrograde, car je ne goûte nullement ces innovations du progrès. Ces trains qui dévorent l'espace — monstres écumants, trépidants, sifflants — me font une peur horrible. Je déteste leurs bruits de ferrailles, leurs fumées qui s'évanouissent comme un rêve trop fugitif, leur allure de géants poursuivis, traqués, fuyant sans cesse un danger toujours renaissant!... Et puis ces fantômes de paysages qui défilent sous vos yeux, comme des pages qui tournent, tournent encore, sans que l'on puisse en arrêter une seule au passage! Invisiblement, vous étendez le doigt pour en retenir une, et vous avez déjà franchi trois kilomètres! C'est navrant. Moi qui, jadis, adrais me pencher par la portière, pour pouvoir, à mon aise, contempler le paysage changeant qui, sagement, se déroulait devant moi, s'imprimant dans ma mémoire d'enfant!... Oh! il y a bien longtemps; les trains, à cette époque, étaient encore "bons garçons"! Maintenant, c'est fini. Si vous hasardez la tête par-dessus la vitre, la respiration vous manque, la fumée impitoyable emplît vos yeux, et... c'est tout!

Je n'imagine même pas la possibilité d'un petit voyage d'agrément en aérostat: la tragique aventure de Severs suffirait à m'en ôter la tentation, si jamais celle-ci se présentait!... Ah! oui, je sais que nous avons maintenant l'"auto" qui, lorsqu'elle ne fuit pas à la respectable allure de 120 kilomètres à l'heure, se contente de celle, déjà suffisante, de soixante. L'auto! le rêve des petits rentiers! L'éblouissement des populations! l'effarement de maint volatile emplumé!... Hélas! faut-il l'avouer? Depuis qu'il m'a été donné d'accomplir quelques voyages dans ces "voitures sans chevaux," je goûte beaucoup moins ce genre de sport. Toutes les fois, j'en suis descendue, engourdie dans une lassitude étrange, la tête et le cœur vides, incapable de me remémorer un seul des sites qui,

au travers d'un brouillard de poussière et d'un vertige de vitesse, nous étâmes apparus d'une façon confuse, peu précise...

A l'automobile, je préfère encore la bicyclette! Il est vrai que, maintenant, c'est un sport presque démodé. Je dirai plus: beaucoup le trouvent "vieux jeu," et néanmoins, je lui reste fidèle! C'est si bon, l'été, de rouler paisiblement au travers des allées du Bois! de s'en aller, tout au matin, respirer la fraîcheur des taillis, où librement gazouillent les petits oiseaux! Il semble que le Bois soit notre domaine, et l'on roule sans bruit, poursuivant un rêve.

Au printemps, quand les feuilles commencent à naître, quand on songe que peut-être le muguet et la violette embaument, et qu'il ferait bon courir dans des sentiers à peine tracés, inaccessibles aux orgueilleux autos, mon père et moi, nous filons sur les grand'routes blanches qui, toutes, aux environs de Paris, conduisent vers ces petites forêts en miniature, dont s'enorgueillit la banlieue.

Nous allons d'une allure paisible, jamais pressés, en quête d'un site reposant, d'un paysage enchanteur... Nous glissons le long d'un minuscule ruisseau, où la bergeronnette s'effare à notre approche, et lorsque nous arrivons enfin dans les bois, prometteurs de silence et d'ombre, l'admiration nous arrache un cri devant le tapis violet formé par les jacinthes qui s'étend à perte de vue.

Mais, demandez-vous, l'utilité de la bicyclette? — L'utilité? mais quand elle n'aurait que l'avantage, purement hygiénique, de combattre l'anémie, de développer nos forces, de dilater le tissu de nos poumons trop faibles de Parisiens étiolés, ne serait-ce pas assez? Non, peut-être.

Chacun envisage évidemment l'utilité d'une chose à son point de vue. Or, la bicyclette est d'une utilité incontestable, pour nous, qui habitons une grande ville. Quand l'été arrive avec son cortège de jours étouffants, quand la capitale est devenue inhabitable avec ses trottoirs bitumés et brûlants, nous remontons sur nos "machines" et nous allons de côté et d'autre, à la recherche d'un endroit où nous pourrions "villégiaturer" pendant deux mois, assez proche de Paris. Grâce à elle, Fontainebleau avec sa superbe forêt séculaire, Rambouillet avec ses souvenirs, Chantilly avec son parc et son château, n'ont plus de secrets pour nous.

Oui, j'aime la bicyclette; tant pour son utilité que son agrément!... Je me souviens d'un soir d'épouvantable orage, la forêt, on ne sait comment, avait pris feu du côté de Saunois. La grande et sinistre lueur de l'incendie rougeoyait l'horizon; les arbres se tordaient sous l'action de la chaleur, et, avec un petit grésillement sourd, s'écrasaient sur le sol. De tous côtés, on réclamait du secours avec angoisse. Mon père et mes frères sautant lestement en selle, eurent vite fait de gagner le lieu du désastre. En quelques instants, ils organisèrent la chaîne et parvinrent à circonscrire l'incendie avec l'aide des pompiers. Je me souviens encore de l'enthousiaste reconnaissance des braves paysans qui avaient craint pour leurs récoltes amassées dans les granges avoisinant la forêt.

Qu'on aille médire de la bicyclette, et affirmer qu'elle ne rend pas des services comme et plus que beaucoup d'autres véhicules!

Mais j'aime la bicyclette, surtout pour le champêtre plaisir de dévaler à travers les plaines adoucies, les bois tranquilles où les grands arbres qui sentent bon le printemps et la sève nouvelle. J'aime à circuler dans les sentiers solitaires où l'on s'arrête parfois pour contempler en silence un paysage vraiment beau, pour faire une provision de muguets ou de violettes embaumés.

Et le soir, quand, sans doute un peu fatiguée, j'arrange ma moisson parfumée dans les cornets de cristal où elle finira par se flétrir, je sens passer en moi des visions chaudes, quelque chose comme le souvenir des beautés entrevues un instant.

Et je trouve Paris moins banal et fastidieux, je l'aime au travers de cette nature riante, dont la contemplation a rempli mon âme de soleil pour toute une semaine.

M. T. CARNOY.



No IV.

NOTIONS DE PHILOSOPHIE.

I. — FONCTION D'ACQUISITION.

ART. I. — La conscience.

V. — Degrés de la conscience.

Elle est susceptible d'un grand nombre de degrés; les phénomènes de l'âme peuvent être plus ou moins conscients: Ex.: "J'ai une conscience nette de la pensée que j'écris ici en ce moment; — J'ai à peine conscience du bruit de la rue, quand je lis et étudie très attentivement."

Les philosophes ont distingués des états divers de conscience:

1. Les uns *clairs et distincts*, ceux que l'on distingue entre eux et dont on ne peut dire *par quoi* ils se distinguent.

3. D'autres *sourds*, états élémentaires qui composent les états confus. Ex. Chaque parole dont est composée la rumeur des fidèles répondant au chapelet dans une église.

4. D'autres *plus que sourds*, ceux dont le raisonnement seul nous prouve l'existence.

VI. — Objet et portée de la conscience.

L'âme a conscience:

1. "De tous les phénomènes intérieurs," et par elle nous avons l'idée des sensations, des sentiments, — des pensées, — des vouloirs de notre âme.

2. "De son être"; en percevant ces phénomènes, nous sentons que nous en sommes le *sujet* et la *cause*.

Aussi bien, nous disons: "*Mes* sentiments, *mes* idées, *ma* volonté," et bien que ces phénomènes soient multiples, changeants, le sujet est un et permanent: il reste identique dans la succession des années. L'animal n'a aucune conscience de ces phénomènes ni de son être: il vit dans la nuit de l'inconscient.

Quelles sont les *limites* de notre conscience? — La conscience étant *personnelle*, elle ne peut sortir d'elle-même: donc nous n'avons conscience ni: — de notre corps, mais d'être unis à un corps; — ni du monde extérieur, puisque nous ne pouvons sentir ce qui se passe en eux, et nul ne saurait dire: "Je sens cette pierre tomber, cette fleur germer..." ; — ni de l'infini, de l'absolu, de Dieu, mais seulement de l'*idée* d'infini et de Dieu, puisque l'idée réside dans notre esprit.

VII. — Idées dues à la conscience réfléchie.

Nous devons à la conscience les idées:

1. "Des divers phénomènes internes": plaisir et douleur, sensations et souvenirs, sentiments et pensées...

2. "D'être, d'unité, de simplicité, d'identité, de durée, de différence, de nombre," puisque nous sentons que nous existons, — que notre être est cause de tous les phénomènes internes, qui sont en nous simples, identiques, persistants...

3. "De cause, de fin, de liberté, de personnalité," car en me déterminant à — parler, par exemple — je sens que j'en ai le pouvoir, que je veux dire telle pensée, que je serais libre de me taire, que je suis maître de mes actes.

Composition.

SUJET A DÉVELOPPER : "Que pensez-vous de cette maxime : *Bien faire et laisser dire*? Précisez-en le sens, et montrez pourquoi et dans quel limite on doit tenir compte de l'opinion publique."

Bien faire et laisser dire, tel est le principe que suit invariablement tout homme sage et sensé.

Il est impossible de plaire à tout le monde: tel acte entre dans les vues de l'un mais déplaît à l'autre; tel raisonnement est approuvé par une personne et réfuté par dix; telle parole contente celui-ci et froisse, blesse celui-là. Comment faut-il donc se conduire en face de ces diversités? Doit-on se décourager? Non, assurément; ce serait indigne de toute volonté sérieuse et énergique. Doit-on essayer de satisfaire quand même ses détracteurs? Cela est parfaitement inutile, car on n'y parviendrait point, et, pour ne citer qu'un exemple, il suffit de rappeler la fable du *Meunier, son fils et l'âne*.

Le parti le plus raisonnable que l'on puisse prendre, en cette circonstance, est d'agir toujours d'après les inspirations de la conscience, sans prendre garde à l'approbation des hommes; en un mot, il faut bien faire et laisser dire.

Est-ce le moyen de se mettre à l'abri de toute critique? Non, sans doute; car bien des esprits peu éclairés voient le mal où il n'y a que du bien, et méprisent inconsidérément toute personne innocente en réalité, mais coupable à leurs yeux. Certains sont jaloux de la vertu des autres, jaloux des beaux exemples qu'ils n'ont pas le courage d'imiter, et, pour satisfaire leur passion, ils déchirent impunément la réputation de quiconque n'a pas eu le don de leur plaire.

Que fait l'homme vraiment sage en présence de cet injuste mépris? Il demeure inébranlable et continue malgré tout à remplir son devoir.

Alors il voit toutes les personnes impartiales prendre parti pour lui. Et quand même il n'aurait pas cette consolation, la paix délicieuse dont il jouit n'en serait point altérée, car le beau témoignage de sa conscience droite et pure, l'approbation du Dieu de toute justice, seraient plus que

suffisantes pour lui faire oublier les humaines injustices dont il est la victime.

Ce serait d'ailleurs faire preuve d'une grande faiblesse de caractère que de trembler devant la critique et de l'éviter par tous les moyens possibles, même en sacrifiant ses bonnes opinions pour en adopter d'autres regardées comme mauvaises; c'est, au contraire, le fait d'une âme noble et énergique que d'agir toujours selon la vertu sans se soucier de l'appréciation humaine.

Toutefois, il est des circonstances où l'on doit tenir compte de l'opinion publique, ou plutôt il est bon de s'en préoccuper chaque fois qu'elle n'est pas en contradiction avec le devoir et la vertu. De deux choses également bonnes, mais diversement appréciées, il faut choisir celle qui méritera l'approbation générale.

Ce choix est favorable à notre bonne renommée et à l'édification publique. Mais, lorsqu'on ne peut mériter l'estime de certaines personnes qu'en agissant contre la conscience, il faut avoir alors le courage de supporter plutôt que de faiblir au devoir.

Telle est la véritable acception de la maxime: "Bien faire et laisser dire."



SUPPLEMENT

I. — **Juniorat du Sacré-Coeur, Ottawa.** — Les élèves de notre école apostolique sont rentrés, plus nombreux que jamais.

Le R. P. Jeannotte, supérieur, avait examiné les candidats à domicile, accueillant les uns, éliminant les autres. Tous les ans, les demandes d'entrée affluent, et la Providence fait appel à ses élus sur toute la surface de la Puissance et parmi les Canadiens des Etats-Unis de l'est.

Les exercices de la retraite annuelle, suivis ici à la même époque que ceux de l'Université, ont retrempe les âmes, les volontés; et, nous l'espérons, l'année scolaire pour les anciens comme pour les nouveaux sera une année de labeur, de bonne conduite, de piété et de succès.

II. — **Université d'Ottawa.** — Les nouvelles constructions sont trop étroites encore pour accommoder l'affluence de notre jeunesse studieuse.

Toute l'installation est moderne, d'une propreté et d'un éclat qui plaisent, du dortoir aux salles de récréation. Les études et les classes sont baignées d'air et de lumière: l'on s'y sent à l'aise et dans une atmosphère toute encourageante pour les professeurs et pour les élèves.

Un cours scientifique spécial — en anglais — sorte de cours industriel, commercial, de génie civil, d'applications pratiques, vient d'être inauguré pour les amateurs, même de la capitale. C'est une heureuse innovation qui promet de porter des fruits précoces, car elle atteint les jeunes gens déjà avancés dans les connaissances mathématiques, physiques, naturelles.

— D'autre part, M. l'abbé L. L. Le Bel, agrégé des lettres, a commencé, en dehors de ses treize heures de littérature à l'Université, un cours tout pratique qui s'adresse au public de la ville.

La première conférence, le lundi 2 octobre, sous la présidence de sa Grandeur Mgr l'archevêque d'Ottawa, avait attiré un auditoire très nombreux et très sympathique. Après les compliments d'usage, le conférencier aborda son sujet, vue d'ensemble sur la série des sujets à venir: *Classicisme et romantisme.*

Après avoir posé la théorie philosophique de la hiérarchie des facultés, imagination et sensibilité, intelligence et volonté, après les avoir montré dans leur rôle au royaume des lettres, le conférencier, pénétrant dans le domaine de la littérature au siècle de Louis XIV et de nos jours, démontre avec beaucoup de force, de logique, de feu que tout livre, toute œuvre dramatique, tout journal contient des idées, des sentiments, des tableaux capables d'exercer une heureuse ou néfaste influence sur l'esprit et sur l'âme. Les noms propres viennent s'opposer les uns aux autres avec les qualités ou les défauts: d'un côté, Racine, Bossuet, Fénelon, La Fontaine, Molière, Pascal; de l'autre, Chateaubriand, Lamartine, Hugo, Musset, Zola... L'art, — et la littérature est le premier des arts,

ne saurait rester indépendant; il relève et des lois *psychologiques* de la nature, et des lois *morales* de la conscience, et, pour nous catholiques, des lois *religieuses*.

L'orateur, — car M. Le Bel l'est dans l'âme, dans la diction, dans le geste, dans toute sa personne — développe largement, avec un rare bonheur d'expression, avec un brio où l'esprit pétille, où le cœur trahit ses préférences et la raison ses inclinations saines, ces trois considérations fondamentales. L'auditoire sent vibrer les cordes les plus intimes sous les doigts de l'artiste, qui le laisse à peine conscient du charme qui le fascine; et, avec une logique impitoyable qui tantôt attaque, tantôt pare les coups prévus, il conclut :

“ Tout ouvrage qui ne respecte point ces lois, quelque parfaite qu'en paraisse la forme, est une œuvre sans équilibre, une œuvre au moins inutile, une œuvre souvent dangereuse et nuisible, une œuvre malade... d'un mot, une œuvre romantique.

“ Tout ouvrage, qui respecte ces lois, s'il présente d'ailleurs une forme parfaite, est une œuvre harmonieuse, une œuvre utile, une œuvre féconde, une œuvre saine... d'un mot, une œuvre classique.

“ Et maintenant, dites-moi : Etes-vous *romantique*? Non! — Pourquoi? Parce que je hais le désordre, le mensonge, la laideur, la maladie, la mort! — Etes-vous *classique*? Oui! — Pourquoi? Parce que j'aime l'harmonie, la vérité, la beauté, la santé, la vie!...”

Plus qu'aucun autre écrivain Bossuet réunit, dans ses ouvrages, les multiples qualités du classique. Voilà pourquoi le conférencier l'a choisi pour inaugurer — lundi, 8 octobre — son cours pratique de littérature française.

Il se propose, du reste, de varier ses leçons, selon les désirs que lui manifesteront ses auditeurs. Car il vise à des échanges de vues, à des causeries littéraires, à la composition élémentaire d'abord, au discours ensuite, à l'explication littérale et littéraire des auteurs du grand siècle, du XIXe siècle, des écrivains canadiens eux-mêmes.

Après la première conférence, Mgr Duhamel, en quelques mots seulement, remercia M. Le Bel et provoqua l'auditoire à l'assiduité aux cours qui vont commencer.

Nous sommes heureux de communiquer à nos lecteurs et à nos lectrices les idées et les impressions qui se dégagent des leçons d'un tel maître. Nous les tiendrons au courant des sujets qu'il traitera tous les lundis, d'octobre à mai. Il est un regret toutefois: que la sténographie ne puisse reproduire le texte intégral et que l'espace dont nous disposons soit limité.

III. — Le Dictionnaire du Canada français.

Il a été décidé, au siège de la “Revue littéraire,” de tenter l'entreprise complexe et ardue d'un “Dictionnaire de biographie, d'histoire, de géographie, de littérature, des mœurs, coutumes, institutions du Canada français.”

Si nous communiquons ce projet à nos lecteurs et à nos lectrices, c'est

dans le dessein pratique de leur demander une aide volontaire et généreuse.

Il nous plairait, en effet, — et nous en serions très vivement reconnaissants — de recevoir sur les paroisses, sur les œuvres, sur les personnages de marque, sur les traditions, les mœurs et les coutumes, des renseignements plutôt amples que trop précis.

Nous aimerions des dates, des noms, des souvenirs appuyant des documents en ce qui concerne les diverses matières que nous venons d'énumérer. Peut-être qu'un exemple laisserait mieux entendre notre pensée et serait avec netteté l'expression de nos vœux. Exemple :

Paroisse de Lachine. — 1° *Le nom* : quelle en est l'origine. — 2° A quelle époque remonte la *fondation*? — 3° Quelle *population* : canadienne ou mixte? — 4° Quelles *industries* ou est-ce la *culture*; s'il y a des industries, quelles sont les sortes, qui les possède, avec quel rendement et quelles espérances d'avenir.

5° Quels sont les *personnages* de marque, nés dans la localité, qui y ont eu leurs ancêtres, qui y ont encore leurs descendants.

6° Quels sont les *événements* historiques ou remarquables qui signalent la place à l'attention et à l'estime de la postérité.

7° Qui donne l'*enseignement* dans les écoles — de garçons, de filles?

Nous prions tous ceux qui s'intéressent à cette entreprise de nous adresser leurs notes et documents, dans le cours de l'année 1906, après nous avoir avertis par une carte postale que l'on a dessein de travailler à les réunir. Il y faut le concours de toutes les bonnes volontés, en vue de renseignements complets, et d'une œuvre nationale.

L. LE JEUNE, O. M. I.

